

**Anne-Marie  
Garat**

**Pense  
à demain**

---

**roman**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En ce 15 août 1963, jour férié, Paris désert, Christine Lewenthal traîne au jardin du Luxembourg ; Antoine, un jeune projectionniste de ciné-club de banlieue, fonce en 2 CV sur les routes d'Ile-de-France vers la ferme de ses parents, au-dessus de laquelle se dresse la demeure ancestrale du Mesnil, une ruine perdue dans les ronces que visite à l'instant Alex, jeune historien affligé de strabisme et spécialiste des *ostraca*, qui a sauvé des flammes un document bouleversant. Au même moment, une étudiante allemande débarque à Paris, une autre jeune fille prépare son mariage et un pianiste de Kinvara, petit port d'Irlande, donne un concert à Prague...

Ces jeunes gens, qui s'ignorent encore les uns les autres, sont de leur temps : une fois tournée la page des années noires, on construit des barres d'immeubles aux périphéries, on ouvre des supermarchés, et les paysans prennent le nom d'agriculteurs. Un mur divise l'Europe de l'Est et de l'Ouest, mais Martin Luther King marche en Alabama, Johnny Hallyday électrise ses fans place de la Nation. L'époque n'est pas romanesque, pas héroïque : elle est pragmatique, tout occupée à son présent euphorique, sa prospérité économique. Et le bidonville de Nanterre fait le plein.

Dans les décombres incendiés d'un domaine, dans les ruines d'une guinguette perdue au fond d'un quartier populaire, sur les hauteurs de Zurich, dans les caves où croupissent les archives de l'infamie, apparaissent les fantômes hideux d'un passé qui ne passe pas...

Mais qui "tourne la manivelle" de l'Histoire ? De quel sordide passé aux crapuleuses ramifications mêlant politique et affairisme les uns et les autres sont-ils comptables ? De quels terribles marécages – et parfois quels charniers – s'élèvent les existences ? Qui a pouvoir de désigner le visage du crime, d'absoudre sa face et d'abolir son image ? Comment naissent les histoires, sinon par leur fin, souvent ? Ainsi le présent est-il prescrit par hier, et demain, illisible, chiffré au passé, souvent très antérieur.

Dernier volume d'un grand roman séculaire qui débute en 1913 avec *Dans la main du diable*, et se poursuit dans les années 1930 avec *L'Enfant des ténèbres*, *Pense à demain* couvre une période qui s'étend des années 1960 à septembre 2010 et clôt une trilogie romanesque d'une ampleur et d'une ambition rares dans le paysage littéraire français contemporain.

ANNE-MARIE GARAT

*Auteur d'une œuvre littéraire de tout premier plan, romancière et essayiste, Anne-Marie Garat a notamment obtenu le prix Femina pour son roman Aden (Seuil) en 1992. Elle est désormais publiée chez Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

- L'HOMME DE BLAYE*, Flammarion, 1984.  
*VOIE NON CLASSÉE*, Flammarion, 1985.  
*L'INSOMNIAQUE*, Flammarion, 1987 ; Babel n° 440.  
*LE MONARQUE ÉGARÉ*, Flammarion, 1989 ; Seuil, 1996.  
*CHAMBRE NOIRE*, Flammarion, 1990 ; Babel n° 887.  
*A DEN*, Seuil, 1992 ; Points, 2007.  
*PHOTOS DE FAMILLES*, Seuil, 1994.  
*MERLE*, Seuil, 1996.  
*DANS LA PENTE DU TOIT*, Seuil, 1998.  
*L'AMOUR DE LOIN*, Actes Sud, 1998.  
*ISTVÁN ARRIVE PAR LE TRAIN DU SOIR*, Seuil, 1999 ; "Points", 2010.  
*LES MAL FAMÉES*, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 557.  
*NOUS NOUS CONNAISSONS DÉJÀ*, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 741.  
*PETITE FABRIQUE DE L'IMAGE* (coauteur), Magnard, 2003.  
*LA ROTONDE*, Actes Sud, 2004.  
*UNE FAIM DE LOUP. LECTURE DU "PETIT CHAPERON ROUGE"*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 929.  
*DANS LA MAIN DU DIABLE*, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 840.  
*ON NE PEUT PAS CONTINUER COMME ÇA*, In-8, 2006.  
*L'ENFANT DES TÉNÉBRES*, Actes Sud, 2008.  
*LA DIAGONALE DU SQUARE*, In-8, 2008.  
*HONGRIE*, Actes Sud, 2009.

Edition préparée  
sous la direction de Marie-Catherine Vacher

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00408-8



Anne-Marie Garat

PENSE À DEMAIN

roman

*ACTES SUD*



*A Raoul, Marius, Simon, Emile et Adèle.*

Le lecteur pourra se reporter, en fin de volume, à l'arbre généalogique de la famille Bertin-Galay et des principaux personnages de *Dans la main du diable*, *L'Enfant des ténèbres* et *Pense à demain*.



*Cette époque est déshonorée. Maudit soit le souci d'être né, moi, pour la faire rentrer dans l'ordre ! Commence par les enfants, me disais-je, par eux commence... Que leur sacrifice soit juste, et clément, car ils ne sont fautifs de rien ; sauf de naître. Rois d'aucun royaume, rien à tirer de leur douleur ou misère, surtout ne pas les épouvanter, ne leur faire mal d'aucune manière, ne leur sois juge ni bourreau. Grâce, mes pauvres agneaux ! Que je vous plains, et me plains, d'être ainsi jetés ici-bas...*



# I

*Jeudi 15 août 1963*

Christine Lewenthal suce son stylo Bic. Elle espère, de la carte postale qui représente à son dos la tour Eiffel, l'inspiration pour la phrase sentie, sincère, brève mais enjouée, drôle sans mauvais esprit, la formule appropriée pour souhaiter *bonne fête Marie* à Lemoine ; qui n'a personne pour y penser, pas plus qu'à son anniversaire. Christine non plus mais, à cela, il y a des raisons : elle est née en 1942, une année néfaste, elle a remplacé son frère mort dès que né, et maman a eu du mal à entériner la mort de son mari, déporté par les nazis, mai 1944. Un bagage pareil interdit les réjouissances. Il n'empêche, elle a réussi à atteindre sa majorité, à retenir, de ses études secondaires, des rudiments de russe et d'allemand. Son anglais courant, elle l'a appris au biberon chez son oncle Théo et sa tante Mildred, à Kinvara, où il faisait bon vivre pendant que maman pleurait. Ajouté à ce qui lui reste de latin-grec, elle est polyglotte ou peu s'en faut, étudiante en n'importe quoi qui se présente : d'abord une année généraliste, propédeutique ne mange pas de pain, puis passant de lettres à géographie, absentéisme aggravé, aux bancs des Beaux-Arts ensuite, qu'elle a désertés. A ce jour, au lieu d'opter pour la science, l'industrie ou le cinéma, des spécialités familiales, elle en est à suivre un stage chez Blake Jr. A ses heures de liberté, elle va aux manifs contre les essais nucléaires à Reggane, dans les cafés d'étudiants discuter avec les bandes de jeunes de l'avenir du monde, et du sien. Que fera-t-elle demain ? Elle n'y pense pas tellement, sauf à déjouer les projets qu'elle s'évertue à imaginer que sa mère pourrait avoir pour elle, une occupation à plein temps. Quelle veine, ce stage tombe à pic. Melville s'entremet, et les portes s'ouvrent. En a-t-il informé maman ? Evidemment oui. Entre eux, c'est à la vie à la mort, un couple inoxydable, résident de la rue Stendhal, où, heureusement,

Mme Lemoine assure l'intendance. A part ça, famille de désaxés, bordélique, puzzle détraqué.

En revanche, chez Blake Jr, Christine est en bonne compagnie. Avocats-conseils en assurances depuis 1895, trois étages de bureaux, rue La Boétie. Chaque porte dispose d'une plaque de métal émaillé, "Contentieux", "Recouvrements", "Fiscalité", "Risques & expertises", "Bureau des créances". Elle n'a pas encore exploré tous les alvéoles de cette filiale parisienne de la vieille maison mère anglaise, qui en a deux autres, basées à Bruxelles et Rotterdam : Empire Blake Buildings. Son patron est un homme onctueux, soixantaine alerte, tiré à quatre épingles ; même en pyjama, je parie. Manière de tester son anglais, il a mené l'entretien en Oxford parfait. Celui de Christine a une nette dissonance irlandaise, pays d'arriérés, mais il est indulgent, paternel. S'il ne pose pas la question pour s'enquérir d'où elle le tient, c'est qu'il a la réponse. Blake Jr descend rarement à accueillir les stagiaires, mais elle n'est pas n'importe qui : elle est recommandée par Melville son ami, du temps où celui-ci s'appelait encore Etienne Louvain, et faisait l'aviateur à Londres sous le Blitz et dans le *fog*. Sans doute cela vaut-il de passer un quart d'heure dans le bureau d'angle sélect qui a vue sur l'église Saint-Augustin. Il y flotte un discret parfum de vétiver *english* et Mr Blake Jr a l'amabilité de se féliciter de la jeune recrue, du sang neuf, vivifiant. Il la confie à deux avocats de la maison, qui ont besoin d'une assistante. Promue à ce titre, elle ne l'a plus revu depuis mars car, pour ce qui est d'assister, elle officie essentiellement à l'étage inférieur auprès de la photocopieuse Xerox, une machine futuriste américaine mais, à force de voir défiler assignations et rapports d'huissiers, elle s'initie aux arcanes ; également grâce à maîtres Grenier & Lenoir, paire de plaideurs rompus aux finasseries, escroqueries en tout genre. Le leur, genre : Dupont et Dupond, quoique sans moustache et melon, les plus gentils des tontons. Elle s'acclimate et, pour ce qu'elle fait, elle est bien payée, le décor est agréable, même si Saint-Augustin est un peu excentré par rapport à la rue Buffon, où elle a ses quartiers ; où elle est *chez elle* depuis que maman, pour ses vingt et un ans, lui a *donné* l'appartement hérité d'une grand-mère Agota, ou d'une grand-tante, ce n'est pas très clair. Propriétaire, à son âge, elle ne s'en vante auprès de personne, surtout pas de ses copains militants de l'UNEF, qui sont contre les bourgeois, le profit et le capital. D'ailleurs, elle n'est pas *chez elle*. Elle n'y est nulle part. Elle n'y était déjà pas rue Stendhal, *chez sa mère*. Une femme de la bourgeoisie, du profit et du grand capital, qui s'installe dans un quartier populaire, décentré, mal desservi, au milieu des cités d'habitation à bon marché en briques des années 1930, des échoppes et des ateliers

(en réalité, idée de Melville), c'est atypique, original, très anticapitaliste. C'est aussi très mélancolique, coincé entre deux cimetières, celui du Père-Lachaise et celui de Charonne, dont on aperçoit les tombes par le chien-assis du grenier. De sa chambre, moins élevée, elle ne voyait que le pré désolant des Réservoirs d'eau, à travers les branches de l'acacia en hiver.

Sa chambre, si l'on peut dire. Un endroit où elle n'a résidé que par intermittence, entre deux internats, genre chambre pour parents de province de passage, où rien ne vous appartient, si pimpants soient les papiers peints, la courtepointe brodée, les coquets rideaux de vichy, les livres de la bibliothèque enfantine, collections Rose, Verte, Rouge et Or, et la colonie de poupées aux yeux de têtards. Un stand au Salon de la maison et des arts ménagers. Maman se donnait un mal de chien pour entretenir l'illusion d'une chambre d'enfant normale, d'une enfance normale. Ou plutôt Marie Lemoine. Cette personne souffreteuse, compassée, a été autrefois secrétaire personnelle du mari de maman, directeur général en chef des usines B&G à Choisy, une époque faste que Christine n'a pas connue. Si loin que remontent ses souvenirs, Lemoine est déjà rue Stendhal ; non. Elle est à Choisy, justement, mais c'est une impression vague, elle la tient sur ses genoux dans son salon qui sent la térébenthine. Dans son jardin, qui sent le lilas. A quoi les tout-petits savent-ils qu'un événement les menace ? Les gens se tiennent dans les bras fébriles trop longtemps, ils ne se cachent pas pour pleurer. Ils vous présentent pour maman une extraterrestre tombée de Jupiter, cette personne vous considère à travers ses lunettes noires comme un animal domestique qu'on hésite à adopter. L'homme qui l'accompagne se tient à l'écart. Ensuite, Christine n'est plus à Choisy mais par transport subit implantée à Kinvara, une localité irlandaise pluvieuse, pléonasme. Un bras de mer tient sa mère à *distance respectueuse*, celle-ci la franchit rarement. C'est heureux, car Christine est très bien, soignée, chouchoutée par tante Mildred, avec son petit cousin William, qui est une créature vivante, communicante, attachante, et à la même échelle. Jusqu'à ce que Camille et Melville reviennent la chercher, l'arrachent à cet endroit idyllique, elle a déjà six ans. Transplantée, dépaysée, si malheureuse en est-elle qu'elle n'apprend rien à l'école primaire de la rue Pelleport, elle fait pipi au lit, on la croit demeurée : il faut la mettre en pension, disent les médecins, l'éloigner de sa mère qui a une influence *néfaste* sur elle, et réciproquement. Pauvre Camille, pauvre Melville, ils étaient vivants, mais ils avaient du mal avec la communicabilité et l'attachement.

Entre-temps, ayant quitté Choisy pour la rue Stendhal, Lemoine a converti ses talents de secrétaire de direction en retraite en ceux

de cuisinière, repasseuse, lessiveuse ; à l'occasion, décoratrice de chambre d'enfant. De plus, portière du fortin de la rue Stendhal et célibataire, elle sent l'eucalyptus à plein nez, qu'elle a sensible, sinusite chronique. D'une égalité d'humeur confinant à la stupidité sous sa permanente bleue, pourtant la seule à humaniser la maison de maman, qui sent la naphthaline mentale. Lemoine défaisait et refaisait ses valises, pliait ses pyjamas et ses tabliers de pensionnaire, la seule à porter attention à ses vagues à l'âme des départs et arrivées, à l'en consoler avec des tisanes pharmaceutiques et des pastilles mentholées, les plus grandes preuves d'amour de la part d'une grande malade ; qu'elle n'est pas, sauf de sa sinusite, séquelle d'une vie de malheurs énigmatiques. Enfant, on ne pose pas de questions. Les adultes ne répondent *jamais* aux questions, on apprend ça très vite. Lemoine vit dans le demi-sous-sol aménagé donnant sur le jardin de derrière, jouissance privative, elle a la main verte, un don de naissance. Maman ne jardine, ne lessive ni ne tricote : elle travaille à des dossiers d'affaires, elle voyage pour ses affaires, et pour son plaisir. Encore que *plaisir* soit un mot déplacé la concernant. Disons, pour raisons personnelles. Ainsi ses déplacements en Cessna, l'avion privé de Melville, à Rome, Londres, Rotterdam, et même à Galway, pour aller voir son frère Théo et Mildred, quand ça les prend. A New York, où elle va voir grand-mère Gabrielle, et en Alberta, où elle passe tous les ans quinze jours dans un hôtel chic des Rocky Mountains, elle va en avion de ligne. En revanche, sauf pour êtreindre sa sœur, une fois l'an, jamais Lemoine ne quitte la rue Stendhal, elle en est la gardienne, la sœur tourière, le cerbère. En haut, sont les *appartements* de Melville d'un côté du palier, de maman de l'autre, un no man's land qui laisse songeur, car il ne fait pas de doute que, pour n'être pas le mari de Camille Lewenthal, qui n'en a eu qu'un, un seul à tout jamais, il couche forcément avec elle, au moins de temps en temps, il est son amant, son conjoint, son compagnon et son confident, son garde du corps. Le corps de maman est bien gardé (cela, Christine l'a compris très vite aussi), ce qui est assez rassurant quand on s'en va à l'internat, car l'idée qu'en son absence, qui est fréquente, il pourrait arriver quelque chose à maman, par exemple qu'elle ait le *cœur brisé*, est épouvantable. Les nuits où elle y pensait, elle quittait son lit d'interne, fuyait à l'aveugle dans les couloirs démesurés, tunnels tailladés de lune, on la croyait somnambule, ne la réveillez pas ! Alors, les séances de thérapie, les monitrices, les éducateurs spécialisés ! On lui donnait des crayons, les psychologues réclamaient des dessins. Pour les faire se tenir tranquilles, elle leur bâclait des maisons standard, copie conforme du modèle ambiant. Malade ? Plus normale que moi, plus informée, experte

en cauchemars, la langue extralucide des réalités, il n'y a pas, maman. Cela ne résout pas la question : quelle formule employer pour *bonne fête Marie* à Lemoine ? Si un art n'est pas son fort, c'est bien celui des échanges épistolaires...

Pour dérivatif, Christine jette un coup d'œil au journal qu'elle a acheté au kiosque, histoire de se donner une contenance occupée vis-à-vis des promeneurs du jardin, mais il n'y en a pas, allées désertes. *Le Parisien libéré* titre : "Paris vide, plages bondées." Dans ce canard, il n'y a que des faits divers et des feuilletons dessinés : l'actualité au mitan de l'été, pont du 15 Août, pas un chat dans les rues et les avenues, magasins fermés, il ne peut rien arriver. Sauf que Scotland Yard court toujours après le gang du train postal Glasgow-Londres. Sauf que *Jackie Kennedy a quitté l'hôpital militaire d'Otis où elle a accouché d'un bébé – mort après quarante heures*. Exactement, pile ce qui est arrivé au frère de Christine, le bébé Henri, sitôt mort que né, il y a des destins très brefs, mais ces créatures éphémères sont envahissantes, elles persistent durablement, on a du mal à leur succéder. Ne nous occupons pas du passé, pensons à demain. Demain, c'est-à-dire lundi prochain (Blake Jr fait le pont, comme tout le monde), derechef photocopies pour Lenoir & Grenier et inversement. Aujourd'hui, rien à faire, sauf aller seule par les rues, l'âme en peine. Merci bien, elle a déjà eu du mal à se traîner jusqu'ici, sur ce banc du jardin du Luxembourg, où même les pigeons sont en vacances. Elle extirpe de son sac bondé les feuilles ronéotypées qu'elle a ramassées hier, à la corpo lettres de la Sorbonne. Là non plus âme qui vive. Sauf deux fanatiques activistes, Caton et un complice de l'UEC, en train de tirer des tracts pour la rentrée sur les machines à alcool, sans aucun respect pour la fête de la Sainte-Vierge... Elle était venue y chercher un dossier d'inscription en philo, vu que son stage s'achève en octobre, mais il est trop tôt, le personnel est aux abonnés absents, elle a ramassé ces trois pages agrafées. Bilan de la marche des enfants organisée en mai par Martin Luther King à Birmingham, une ville d'Alabama, la plus ignoblement raciste des Etats-Unis où un homme noir n'a pas le droit d'être pompier, policier, conducteur de bus, ni employé de banque, de pompes funèbres, vendeur de magasin ; une secrétaire noire de travailler pour un patron blanc. Aucun d'aller à la piscine, au restaurant, dans les jardins réservés aux Blancs. Contre les manifestants, la police a utilisé des chiens, des jets d'eau si puissants qu'ils déchiquettent les vêtements, projettent une femme par-dessus les voitures... La presse internationale a rapporté ces faits, que le président John F. Kennedy condamne. Finalement, la marche a mis la ville au bord de la crise de nerfs civile et économique. Comme lors du boycott

des bus de Montgomery, il y a cinq ans, le Mouvement pour les droits civiques. Durant des mois, quarante mille Noirs ont marché, parfois cinq heures par jour, pour se rendre à leur travail, grâce à quoi la Cour suprême a dû décréter illégale la ségrégation raciale. De même à Birmingham : le maire a dû limoger son chef de la police, faire dévisser les pancartes ségrégationnistes, et démissionner. Victoire ! Luther King prépare une marche sur Washington...

De bonnes nouvelles à lire, mais Christine suce toujours son stylo Bic. L'Alabama est un pays dont elle ignore tout, sauf que Camille y a patrouillé jeune fille, à l'âge qu'elle a maintenant. En atteste le livre qui est rue Stendhal, un livre de photos signées par un Josef Nádas, publié en 1935 par l'agence Rapho, avec des vues de fermiers pauvres, de leurs maisons et de leurs ustensiles, de leurs enfants dans des guimbardes surchargées, il y a quelques Nègres ; tout ce monde d'une effroyable misère. Ce sont les seules photos qu'on trouve rue Stendhal. Etant donné leur rareté, elle a feuilleté tant et plus ces pages, sans en apprendre davantage de sa mère, ni sur pourquoi comment elle vadrouillait avec ce photographe hongrois à cette époque, ni pour quelle raison celle-ci abhorre les photos. Au point de les bannir de la maison, pas un album, une boîte à chaussures ; au point que, quand Christine en compagnie de Lemoine, qui y mettait de l'ordre, déniché au grenier un appareil photo tout neuf, un Leica chromé, cela déclenche un séisme, un ouragan, un cataclysme. C'est-à-dire les pleurs de maman. Alors Melville prend Christine à part et lui explique :

— N'en parle pas à maman, Minette. Les photos lui *brisent le cœur*. Tu comprendras plus tard, quand tu seras grande.

Fameuse, lumineuse explication. Elle est devenue grande, elle a réussi à atteindre le droit de vote de sa majorité, un exploit vu les obstacles, Minette n'a toujours pas compris le pourquoi de ce violent ostracisme photographique, même si, vu son âge actuel et son discernement, elle en a bien une idée. Mais, à sept ou huit ans, la consigne de silence est de celles qui impressionnent durablement les enfants, et longtemps l'adulte qui lui succède, comme : n'allume pas le gaz, ne joue pas avec les allumettes, ne touche pas les outils rouillés. A la lettre : sanction immédiate, explosion générale, tétanos fulgurant. De quoi Melville garde-t-il Camille de si toxique que, ainsi que du gaz, du poison, elle tomberait foudroyée, allongée sans vie sur le plancher ? Les mots tuent donc mieux que coup de griffe de bête sauvage, impact d'une balle, éclair fléché au cœur, *cœur brisé*. Melville est finalement bon pédagogue : elle n'a plus jamais parlé du Leica, de photos, de rien d'ailleurs. De son père non plus, de qui, vers la même époque, Melville lui *explique* d'abord qu'il est parti très loin, en voyage, qu'il nous a quittés, il a



disparu, des variantes qu'elle écoute poliment, battant ingénument des paupières pour le laisser venir, jusqu'à ce qu'il estime bon d'accoucher :

— Ecoute Minette, écoute ma souris, c'est très triste, c'est injuste et terrible, mais cela arrive : ton papa est mort. Tu comprendras quand tu seras plus grande. N'en parle pas devant maman. Tu pourrais lui briser le cœur.

Cela se passe au fond du jardin de tante Mildred, où elle revient passer toutes ses vacances, derrière le massif de rhubarbes sauvages et de camélias qui dégouttent de la dernière averse, un été pluvieux, ils le sont tous à Kinvara ; il s'est accroupi pour mettre son visage à hauteur du sien, afin de lui confier ce secret de la plus haute importance ; genre, hormis le truc des cigognes, des choux et des roses : comment naissent *réellement* les enfants. Pauvre Melville, pénétré, affligé, en fait d'une félonie scandaleuse, dissimulant si mal sa peur que c'est pitié ; il y avait lurette que cette nouvelle n'en était plus une. Elle avait de longtemps ratifié que ce voyageur fantôme, dans son abstraction idéale, était, non pas une blague, mais une *entorse à la vérité*. Cette annonce ne lui fait ni chaud ni froid, elle lui enseigne surtout la duplicité des grandes personnes et leur lamentable propension à prendre les enfants pour les nains qu'ils ont l'air d'être ; bien que réputés niais, innocents et paradisiaques, ils le sont moins que les adultes, sous leurs mots biaisés en entendent d'autres, et si à la seule histoire du *cœur brisé* elle prête quelque crédit, c'est que la catastrophe du Leica lui donne réalité.

Donc silence, motus et bouche cousue. Lemoine est d'accord, qui jamais ne commente ni n'explique ; d'elle non plus, rien à attendre. Christine s'est fait toute seule son idée sur l'Alabama où, en dépit des photos de la misère, elle situe une époque heureuse de maman, toujours ça de pris. *Souvent les hommes se haïssent les uns les autres parce qu'ils ont peur les uns des autres ; ils ont peur parce qu'ils ne se connaissent pas ; ils ne se connaissent pas parce qu'ils ne peuvent communiquer ; ils ne peuvent communiquer parce qu'ils sont séparés.* Cette citation du discours de Martin Luther King à Birmingham, en tête des feuilles ronéotypées, est une sentence frappée au coin du bon sens : le genre d'apartheid qu'on pratique rue Stendhal donne un bel exemple d'incommunicabilité, qui est, ontologiquement parlant, insondable. Sauf que l'on ne s'y hait pas. Au contraire, il y circule des courants d'amour à haut voltage, de besoin d'amour, de manque d'amour, qui fait que l'internat est finalement supportable, je me demande ce qui m'a pris d'acheter cet ensemble fuchsia ? Hier, en sortant de la corpo lettres, Christine a fait un raid aux *Galleries Lafayette* pour se choisir une toilette

en vue du mariage de Viviane à Genilly, une localité de grande banlieue, à l'est de Versailles. Elle n'avait rencontré de sa vie cette cousine éloignée, jusqu'à ce qu'elles se trouvent coincées dans la même salle de TP, en propédeutique. L'une et l'autre avaient dû entendre prononcer leur nom, à un moment ou l'autre, Guillemot, Lewenthal, on serait pas parentes ? Il s'avère que oui, ma parole ! Cousines de germains par les Galay. Une découverte qui n'avait pas grande conséquence, mais elles avaient sympathisé, si l'on peut dire, se prenant l'une l'autre les cours au carbone, ce qui, alternativement, permettait à la cousine de feinter pour rejoindre son fiancé, à Christine de glander au Quartier latin. Le détour par les Beaux-Arts l'avait fait la perdre de vue, mais voilà qu'elle se casse le nez sur Viviane, rue La Boétie, avec William qui y est passé la chercher. Viviane fait les magasins en compagnie d'un coquelet gominé, paquets de luxe au bras, présentations, invitation.

Jamais Christine n'a assisté à un mariage, un baptême non plus d'ailleurs, ni à un enterrement, toutes cérémonies insolites mais, du point de vue ethnologique, instructives. Cependant elle n'aurait au grand jamais accepté d'en être ; William, oui, le lâche, le flagorneur, qui se laisse circonvenir, charmé par cette cousine de germain, à lui aussi inconnue qu'à Christine, d'une goujaterie suffocante, car pas un instant il ne se demande comment elle va s'en sortir, vu qu'invitation signifie cadeau, et toilette *ad hoc*. Elle est propriétaire, soit (n'en soufflons mot à personne), mais pour autant ne roule pas sur l'or et, vu les signes extérieurs d'aisance, que dis-je, d'opulence qu'arbore Viviane (son Austin, ses perles, sa bague de fiançailles), tous les émoluments alloués par Blake Jr risquent d'y passer, son seul revenu ; interdit de toucher aux virements mensuels maternels, question d'honneur, d'humeur, d'incompatibilité comptable et morale. Etant donné le milieu capitaliste, bourgeois, profiteur où sa petite-cousine a l'air d'évoluer, il faudrait au moins dix ans de stage pour être à la hauteur. Ce qui lui a fait envisager de décliner, les prétextes polis ne manquent pas. Mais quand même, la curiosité piquée, rien que pour faire une incursion dans cette annexe limitrophe de germains inconnus, parentèle perdue, ignorée rue Stendhal ; rien que pour cette raison intéressante, attractive, rien que pour cette raison motus, si cela aussi détériorait le cœur de maman, on ne sait jamais (je comprendrai plus tard, Melville, quand je serai grande), elle s'est mise en chasse d'un truc convenable. A la mi-août, il y a encore des reliquats de soldes, plus tellement le choix, mais à croire que cet ensemble fuchsia n'attendait qu'elle. A vrai dire, ce rose ultra indien fluorescent a dû horrifier les clientes les plus hardies, d'où son prix ridicule. La vendeuse éhontée prétendait que cela flattait mon teint,

s'harmonisait de manière exquise avec mes cheveux blond cendré, non ? mes yeux gris mer du Nord, elle consentait même un rabais, solde de solde : après le 15 août, on accroche les nouveautés. Pour un peu, elle me suppliait. Si, dans trois semaines, j'ose me pointer à Genilly avec ça sur le dos, c'est que je n'ai vraiment plus aucune vergogne.

Mais William en sera, cela vaut un sacrifice. Son cousin chéri William Galay, de Kinvara, port de pêche au sud de Galway, son petit frère adoptif adoré, avec qui elle a eu son premier rapport sexuel, à l'âge de huit ans. Ils sont plutôt laissés à eux-mêmes, dans cette espèce de presbytère des collines du Burren, où Christine fait des séjours prolongés, en raison des voyages de sa mère. Oncle Théo est dans la lune, tante Mildred peint de l'aquarelle, ce qui offre des loisirs pour explorer les environs, et l'anatomie réciproque. En fait, elle est plus curieuse que lui de sa particularité et de son genre. Son ascendant considérable, un an de différence, l'autorise à imposer des attouchements expérimentaux à la petite asperge érectile de son cousin, qui la lui prête volontiers, c'était du temps où il était petit, mais vraiment : on a longtemps cru qu'il le resterait ; elle l'espérait. A cause de sa taille lilliputienne, son grand-père irlandais, qui a des haras du côté de Kilmare, s'est mis en tête d'en faire un jockey. Il l'a mis en selle, en effet, et jusqu'à treize ans William a remporté tous les concours hippiques juniors du Burren et Connemara réunis, une gloire outrageante, qu'il subit de son faux air contrit, le fourbe, l'hypocrite, pour une fois que tout le monde le félicite de sa petitesse et de son poids plume. S'il croit l'épater ! De cet avantage, elle se venge en l'appelant *mon petit nain chéri de jardin*. De quoi il ne lui tient pas rigueur, il endure d'être petit, stoïque, héroïque. Jusqu'à ce que lui poussent bras et jambes, en un hiver métamorphosé en cet échelas ridicule, la tête soudain haussée en périscope au-dessus des haies qui, jusque-là, dérobaient à sa vue des provinces où exercer désormais sa taille de géant.

A cet échelas intimidant, Christine ne tripote plus l'appendice, n'offre plus son entrecuisses impubère pour l'enserrer jalousement ; s'il y a eu pénétration, elle n'en a pas souvenir. Seulement de la tentative, décevante, et comme oncle Théo est sorti brusquement, cela a abrégé leur expérience acrobatique. Il ne risque pas de les voir, loin de lui l'idée de surprendre les enfants en train de forniquer, ils lui sont invisibles ; ce qui ne change pas grand-chose à l'ordinaire, oncle Théo est trop occupé à écouter *les voix*. Pour l'instant, il marche sur l'allée de graviers à pas comptés, tant dans un sens, tant dans l'autre. D'aucuns penseraient qu'il arpente. En fait, il médite. Il ne compte ni ne cherche quoi que ce soit dans les

gravillons, il écoute. Il tend l'oreille, y porte sa main en cornet, il hoche. Sur le moment, ils gloussent, bien tapis sous le buisson qui sent la résine, l'odeur acide de la tourbe, du petit-lait de William, leur sueur d'enfants. Ensuite, ils ont honte. Non d'avoir péché par l'œuvre de chair – en dépit de la mécréance familiale des deux côtés, ne leur en échappe pas l'illicite expérimentation –, non du jeu interdit, mais de surprendre cette grande personne dans le sien, qu'il leur soit donné de le voir sans qu'il le sache s'adonner à une puérité plus grande que la leur, si seul, si dépourvu que cela rend triste. Ils n'ont plus envie de rire, le soir est venu, balayé de vent, plus un nuage et les premières étoiles au ciel, dures, très lointaines, très indifférentes, côte à côte assis sur la marche de la cuisine, ils mangent des tranches de pain d'épice qu'a confectionné Mildred, ils regardent les gravillons où a marché Théo, le buisson où ils se cachaient, avec l'envie éperdue d'être pris sous la protection de quelqu'un de normal, qui gronde, punit, ils ont envie de pleurer.

Ensuite, William s'est mis pour de bon à la musique qu'il traitait en jockey dilettante, il a définitivement enfilé ses jambes sous un clavier et tapé dessus du matin au soir, dans la maison de Kinvara, à l'école de musique de Galway, puis au conservatoire de Dublin. De même qu'à cheval, il a remporté tous les sauts d'obstacles de sa discipline, d'abord en catégorie junior, maintenant jeune senior. Il est un *espoir*, un jeune talent prometteur, on se l'arrache. S'il s'était mis à la cornemuse gaélique ou à la clarinette, passe, mais le piano, quoi de plus conventionnel ? De plus, il met une fatuité insolente à ne tirer pas plus de gloriole de ses succès pianistiques que de ses exploits hippiques, Christine déteste ce coq de bruyère, elle le plume en pensée, le hait beaucoup, à la folie. Pas du tout : elle est éperdument amoureuse de lui. Radieuse, flattée qu'il vienne la chercher rue La Boétie, qu'il fasse son galant, l'emmène au concert à la salle Gaveau écouter ce qu'il voudra, Rachmaninov, Chopin, Brahms. Il n'est que de passage à Paris, il est à l'hôtel, payé par son agence, il s'en va à Prague pour trois semaines, invité d'un festival de jeunes *espoirs* et, au retour, il sera son cavalier au mariage de Viviane. S'il me demande en mariage, un de ces jours ? Je l'éconduis. Entre cousins, c'est dégoûtant. Totalement prohibé par la décence, et la faculté, hélas. Que lui prend-il, une idée pareille, un 15 Août, jour de la Vierge ? Elle ferait mieux d'aller se payer un diabololo menthe au kiosque, qui a l'air en manque de clients, jardin désert, été pourri. Elle ferait mieux d'écrire sa carte postale, vraiment en panne d'inspiration... Dire qu'elle se torture les méninges pour Lemoine, alors que personne, personne ne pense à elle, en ce moment. Qui, au monde, se soucie de Christine Lewenthal, à

ONU : Organisation des Nations unies.  
OPAC : Office public d'aménagement et de construction.  
OTAN : Organisation du traité de l'Atlantique nord.  
PIDE : Polícia internacional e de defesa do estado, police politique portugaise.  
PLM : Ligne ferroviaire Paris-Lyon-Marseille.  
PSU : Parti socialiste unifié (1960-1989).  
RAF : Royal Air Force, armée de l'air des forces britanniques.  
RDA : République démocratique allemande, ou Allemagne de l'Est.  
RFA : République fédérale d'Allemagne, ou Allemagne de l'Ouest.  
RG : Direction générale des renseignements généraux, service de renseignement français.  
RPF : Rassemblement du peuple français, mouvement politique (1947-1955) fondé par le général de Gaulle.  
RTF : Radiodiffusion-télévision française (1949-1964), devenu ORTF, Office de radiodiffusion-télévision française (1964-1974).  
SA : Sturmabteilung, organisation paramilitaire nazie créée par Hitler en 1921.  
SAFER : Sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural, créées en 1960.  
SDN : Société des nations (1919-1946).  
SIDA : Syndrome d'immunodéficience acquise dû à différents rétrovirus, dont le VIH (virus de l'immunodéficience humaine) infectant l'homme.  
SNESUP : Syndicat national de l'enseignement supérieur.  
SOE-F : Special Operations Executive, service secret britannique, section française, durant la Seconde Guerre mondiale.  
SS : Schutzstaffel, organisation et instrument de la terreur nazie.  
STASI : Ministerium für Staatssicherheit, police politique de RDA.  
UEC : Union des étudiants communistes.  
UFOLEIS : Union française des œuvres laïques d'éducation par l'image et le son.  
UNEF : Union nationale des étudiants de France, syndicat.  
UNR-UDT : Union pour la nouvelle république, parti politique gaulliste fondé en 1958, regroupé en 1962 avec l'UDT, Union démocratique du travail.  
WASP : White Anglo-Saxon Protestant, Blancs d'origine européenne se revendiquant comme fondateurs de la nation aux Etats-Unis.

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.